

## **6 - FRANÇAIS**

### **6.2 - Épreuve écrite**

#### **I) REMARQUES GÉNÉRALES**

Dans la continuité des précédents rapports, nous pouvons constater, globalement, le sérieux du travail des candidats : les copies très faibles ou intellectuellement désinvoltes sont heureusement fort rares et la réflexion sur les œuvres au programme est, dans l'ensemble, satisfaisante. Il nous faut toutefois rappeler à tous les candidats que le but premier des œuvres est de nourrir une réflexion personnelle : certains se contentent encore de références vagues ou allusives, voire plus ou moins répertoriées à l'avance ; il n'est pas interdit de s'approprier personnellement des citations variées et originales (cela éviterait par exemple le recours abusif à « science sans conscience ») ni de faire référence à des éléments de culture générale, sous réserve qu'ils soient peu nombreux, précis et pertinents, et qu'ils ne fournissent pas le prétexte à une compilation de connaissances.

Au plan formel, certes, les négligences ne sont pas rédhibitoires ; on note toutefois que le relâchement de l'expression demeure, dans certaines copies, inadmissible (non respect des accords, de la conjugaison, des règles élémentaires de syntaxe). Les défaillances orthographiques semblent plus nombreuses que les années précédentes (une copie a été relevée à 115 fautes). *Clownage* humain, *réminiscence*, ne sont pas des exemples isolés...

#### **II) REMARQUES PARTICULIÈRES**

Le sujet de cette année invitait les candidats à commenter, à la lumière des œuvres du programme, une réflexion de Paul VALÉRY extraite des *Cahiers* (1944) : « La science a pour objet implicite la diminution de croyance, qu'elle réduit à un minimum. Par là, elle est anti-sociale, car la société est un fonctionnement fiduciaire. Elle suppose un credo ou crédit ».

Ce sujet a intéressé les candidats et a suscité de bonnes réflexions ; il leur permettait de bien développer le thème d'étude proposé cette année ; ainsi, les candidats pouvaient manifester leur aptitude à une réflexion construite et utiliser avec pertinence les œuvres au programme. Les meilleures copies ont su dégager et remettre en cause le paradoxe contenu dans le sujet et distinguer des notions aussi différentes que confiance et croyance ; ce type de sujet exigeait en effet une grande précision de vocabulaire.

Le point le plus délicat a été la mise en place d'une problématique complète et cohérente, explicitée dans l'introduction. Beaucoup de candidats ont eu le mérite de le tenter, et certains y sont parvenus avec bonheur. Le plan binaire était acceptable (sciences / savoir, opposé à société / croyance) mais on a naturellement privilégié les candidats qui, sachant dépasser cette opposition, en ont mis en évidence les limites – surtout s'ils se sont révélés capables d'engager une réflexion critique approfondie sur la perspective « anti-sociale » de la science, notamment par rapport aux pesanteurs conservatrices – ce qui pouvait faire l'objet d'une troisième partie du développement.

Rappelons, en tout état de cause, qu'il ne s'agit jamais de présenter un exposé vague mais bien de construire une réflexion à partir de la confrontation des œuvres autour d'un projet d'étude structuré ; les candidats ne doivent pas se contenter d'un développement, même intelligent, de la citation, mais doivent examiner honnêtement et personnellement le sujet, sans perdre leur bon sens : non Bouvard et Pécuchet ne sont pas des scientifiques incompris ! Il est aussi étrange de lire sous la plume de scientifiques, qu'il serait dangereux de savoir !

Mais, comme chaque année, nous avons eu le plaisir de lire de bons et même de très bons devoirs (la note 20 a été attribuée), proposant une réflexion approfondie, à partir d'une problématique claire.

#### **III) CONSEILS AUX CANDIDATS**

Les remarques qui précèdent permettent de redéfinir l'exercice, qui n'est pas de restitution mais de réflexion personnelle sur les textes, en fonction du sujet proposé, et étayée par une composition organisée et structurée.

Il est souhaitable que les noms propres des œuvres soient correctement orthographiés, que le rappel de la citation n'omette pas les guillemets, que les titres des œuvres soient soulignés, pour les distinguer des personnages éponymes. Il ne paraît pas outrepasser, en effet, d'exiger d'un candidat à l'une des écoles du concours, de produire un texte écrit dans un français correct, soigneusement ponctué, d'une grande lisibilité d'écriture, et dont la composition formelle (paragraphes) apparaisse clairement.

Les introductions doivent être très rigoureuses (citation, problématique, plan d'étude), les transitions entre les parties doivent être bien marquées dans le développement, les conclusions doivent faire un bilan clair. Bien entendu, les plans simplistes, par auteur, sont bannis.

Le travail exigé nécessite une connaissance approfondie des trois œuvres, éclairée par le cours certes, mais augmentée d'une réflexion personnelle. Quant aux références de culture générale, elles sont les bienvenues, mais les comparaisons ou confrontations à d'autres œuvres ne doivent jamais faire oublier que ce sont les œuvres au programme qui constituent la base de cette étude.

Le jury souhaite que les candidats mettent à profit ces quelques conseils lors du prochain concours.

#### **IV) COPIE RETENUE PAR LE JURY**

*La composition française qui suit ne constitue en aucun cas un modèle, mais doit permettre de mesurer ce que peut produire un bon candidat. Elle a été notée 20/20 par les 2 correcteurs.*

Pour Donald Knuth, mathématicien américain, « la science est ce que nous comprenons suffisamment bien pour l'expliquer à un ordinateur ». En radicalisant ainsi ce qu'il convient d'appeler un matérialisme scientifique, il ne fait que se placer dans la droite ligne de cette exigence de clarté par quoi la science moderne acquiert sa légitimité. Pourtant, si le discours scientifique doit se réduire à une automatisation de l'intellexion, il deviendra aussitôt objet de méfiance, ennemi de la pensée – et, partant, de la société en ce que celle-ci repose sur un agencement d'idées, de concepts et de mythes. Il sera « anti-social » pour Valéry, puisque délibérément « non fiduciaire ».

Comment donc concilier le rêve d'infinie clarté, d'incorruptibilité qui est celui de la science avec l'ensemble de compromis d'ordre social sur lequel repose, quoi qu'il arrive, toute activité humaine ? Après avoir examiné plus en détail l'antinomie, d'ailleurs plurielle, qui trouve place entre le champ scientifique et le champ social, sans doute serons-nous à même de décrire plus fidèlement leur cohabitation et de montrer que, loin d'être toujours orageuse, celle-ci peut devenir le moteur de l'évolution de l'une et de l'autre parties.

La science, par nature, ignore ce qui n'est pas elle : ce qui revient à dire qu'elle nie a priori une partie de la réalité. Non pas au sens d'un barrage intellectuel, obstruction délibérée à l'introduction de concepts nouveaux ni de nouveaux objets dans chacune de ses spécialités : mais au sens, tout différent, où une affirmation ne peut être prise en compte qu'en tant qu'elle se trouve reliée au corpus existant de connaissances. Les arguments ne peuvent être choisis qu'à l'intérieur d'un cadre fort bien délimité, afin de préserver, en quelque sorte, une « concentration de vérité » maximale.

C'est ainsi que la maïeutique de Socrate, dont procède la dialectique scientifique, remet en question ce qui existait avant elle. Par là elle combat effectivement la croyance, l'idée reçue. Mais délivrer le jeune esclave de ses préjugés (i-e- de ses idées fausses sur la duplication du carré) est aussitôt l'occasion, pour Socrate, de nier le déterminisme social : l'esclave, telle est la leçon, possède en lui ce qui est nécessaire pour devenir géomètre, ou plus généralement pour exercer toute activité que sa condition physique ne lui interdirait pas. Ainsi, c'est par des considérations sur la nature de la raison que Socrate devient une sorte d'agitateur social. S'il n'est guère possible de soutenir que par son enseignement il en soit venu à nier la légitimité de l'ensemble de la société (il ne cesse, au contraire, de louer les chefs talentueux), il n'en demeure pas moins un ambitieux théoricien désireux de la changer grâce à l'éducation des jeunes – ambition qu'il défend jusqu'à une mort d'ailleurs consentie, et qui fait de lui, pour l'éternité, le premier symbole de cette pure raison dont la société ne parvient pas à s'accommoder.

Dès lors on décèle toute la part de renoncement sacerdotal contenu dans la science : l'intégrité, le refus de toute mythification. La chose sociale, si ancrée dans les mythes, est donc bien une partie de ce en quoi la scientificité « pure et dure » voit un obstacle que la raison doit surmonter.

Personnage sans doute plus caractéristique encore que Socrate, Galilée est l'homme-réceptacle en qui s'incarne tout le caractère subversif de la science. Car ses préoccupations, tout au long des quatorze tableaux, n'auront été essentiellement que politiques. L'observation qu'il consigne dans son calepin est, avant même qu'il commence à diffuser ses découvertes, un condensé de controverse (« 10 janvier 1610, le ciel est aboli »). Et pour prendre un exemple particulièrement significatif et situé à l'opposé dans le temps, les raisons qui lui font regretter, au soir de sa vie, d'avoir abjuré devant l'Inquisition, n'ont pas trait réellement à l'échec scientifique, à la défaite de la vérité que son acte sanctionnait : bien plus que la vérité, songe-t-il, c'est le peuple qui a été trahi, car si Galilée avait tenu bon, c'eût été la possibilité pour la dispute scientifique de s'installer « sur la place du marché », en prise directe avec le monde, et donc pour le peuple de prendre en main sa propre instruction. Le rendez-vous avec l'Histoire est manqué : la science se rend désormais complice de l'obscurantisme religieux en n'osant pas le dénoncer.

L'idée d'un savoir « anti-social », déstabilisateur, est celle qui occupe le point culminant du débat dans la pièce, la discussion entre Galilée et le petit moine. « Je vois bien leur divine patience », s'écrie le grand homme à propos des pauvres gens que l'Église tient dans l'ignorance pour assurer sa pérennité, « mais où est leur divine colère ? ».

Qu'un homme de science soit capable de prendre conscience avec une telle acuité de l'ampleur de son rôle historique devrait sans conteste nous frapper. Le personnage lui-même, loin de se montrer « anti-social », se place au contraire pleinement et du côté du savoir en marche, éclairant, démythificateur, et de celui de la société. Il serait donc bien trompeur d'imaginer un discours scientifique venant se situer au-delà du bien et du mal, qui ne serait pas objet de construction sociale, soumis aux initiatives humaines, en un mot s'inventant au fur et à mesure des apports individuels ou collectifs.

L'historicité du savoir et de ses parties est donc bien patente. On peut y voir une forme de barrière contre la perte du lien entre les théories et leur mise en application : aussi loin que l'on s'engage dans l'abstraction, il est à parier que les techniques employées trouveront tôt ou tard, dans un domaine voisin ou éloigné, des applications bien concrètes (c'est ainsi que la théorie des nombres, autrefois chasse gardée d'une élite mathématicienne, a pu devenir en partie au cours de l'ère informatique le royaume du secret industriel). Mais la contingence de la science peut, en d'autres circonstances, contribuer à la dénaturer. Si les mésaventures de Bouvard et Pécuchet font intervenir bon nombre de disciplines biaisées (phrénologie), aux concepts mal digérés (théories chimiques contradictoires précédant l'unification survenue au tournant du siècle avec Mendeleïev), c'est sans doute que les hommes ont tendance à faire de la science avec n'importe quoi. Les techniciens hyper-spécialisés responsables d'une bonne partie de la recherche scientifique sont-ils nécessairement mieux avertis des dangers d'égarement que nous autres, ignorants ? Il est permis d'en douter.

Le savoir scientifique est donc nettement descendu du piédestal où on pouvait l'imaginer juché. Il ne s'agit certainement pas de contester sa spécificité ni la valeur des positions de principe sur lesquelles il repose, telles que l'exigence d'unité, mais aussi de falsifiabilité du discours (par quoi celui-ci se prête d'avance à toute réfutation expérimentale ou théorique). Mais il devient indéniablement un langage au sens général de ce terme, soit, pourrait-on dire, un ensemble de possibilités, de routes à emprunter, étant pour la plupart à cheval sur le vrai et sur le faux.

La science est faite par des hommes (« Ce qu'un fou a fait, d'autres fous peuvent le faire », s'amusaient Richard Feynman). C'est-à-dire qu'il y a des hommes, êtres sociaux, qui produisent aussi du discours scientifique. C'est peut-être dans leur confrontation intime avec eux-mêmes que la phase finale de l'antithèse relevée par Valéry doit être cherchée. La pratique des sciences a le pouvoir de nous enseigner la relativité de la chose sociale : cette seule réalité, qu'illustre une fois encore la pièce de Brecht, suffirait à établir une « reconnaissance » de l'une par l'autre. Mais à l'inverse, le substrat historique sur lequel s'édifie la science est ce qui fait d'elle une aventure de l'intelligence, attirant ainsi des talents divers pour les rapprocher dans une même quête du vrai. Comme dans « les Phares » de Baudelaire, un système de références et de représentations aux multiples facettes devient tout naturellement une vaste et malgré tout unique Histoire humaine des sciences.